

# L'impossible amour de Katie Mulholland

ROMAN

CATHERINE  
COOKSON

Par l'auteur aux 130 millions  
de livres vendus

  
CHARLESTON

Fille de mineur, Katie Mulholland connaît la dure vie des plus déshérités dans une ville industrielle de l'Angleterre victorienne. Employée par une riche famille, sa beauté attire le fils du maître, qui la viole et la laisse enceinte. La famille de la jeune femme la force alors à épouser un homme qu'elle n'aime pas. Mais le destin de Katie pourrait changer lorsqu'une rencontre lui permet de prendre sa vie en main...

Des années 1860 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un récit ensorcelant sous la plume de l'une des auteurs les plus reconnues en Angleterre.

**Catherine Cookson** (1906-1998), née au nord-est de l'Angleterre, est la fille illégitime d'une femme qu'elle prenait pour sa sœur aînée. La pauvreté, l'exploitation de la classe ouvrière et l'emprise de la religion lui laisseront une empreinte qu'elle gardera toute sa vie. À quarante ans, elle commence à écrire un roman qui dépeint les conditions de vie de ces milieux défavorisés et devient l'une des romancières les plus estimées. Elle est anoblie en 1986.

Avec plus de 130 millions d'exemplaires vendus, 104 romans à son actif, traduits dans 25 langues, elle est l'un des monuments de la littérature anglaise.

ISBN 978-2-36812-166-5



**8,50 euros**  
Prix TTC France

  
**CHARLESTON**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

L'IMPOSSIBLE AMOUR  
DE KATIE MULHOLLAND

Titre original : *Katie Mulholland*

Copyright © 1989, The Catherine Cookson Charitable Trust

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Marcellita de Moltke  
Muitfeld et Ghislaine Lavagne

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-166-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

Catherine Cookson

L'IMPOSSIBLE  
AMOUR DE  
KATIE MULHOLLAND

Traduit de l'anglais par  
Marcellita de Moltke Mutfeld et Ghislaine Lavagne

*Roman*

  
CHARLESTON



LIVRE PREMIER

KATIE

1860





— **D**écidément, je ne suis pas faite pour le mariage, maman.

— Tu dis des sottises, mon enfant.

— Pas du tout. Je ne veux pas rentrer et je ne rentrerai pas.

Agnes Rosier ferma résolument les yeux, ce qui effaça son image du miroir. Du même coup, elle effaçait aussi le visage de sa fille, cette fille sans grâce et sans beauté. À peine trois mois auparavant, en se contemplant dans ce même miroir, elle disait avec pitié : « Merci, mon Dieu ! » Elle remerciait Dieu de marier cette fille qui risquait de lui rester sur les bras toute sa vie. Mais le Tout-Puissant lui était toujours favorable et avait amené dans la région Mr Arnold Noble, homme encore jeune, veuf et père de deux enfants. De quelle manière sa fille avait-elle pu séduire cet homme ? Agnes n'en avait aucune idée. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient prétendre charmer

qui que ce soit. Certaines femmes laides étaient plus séduisantes, mais sa fille n'appartenait pas à ces élues. Et pourquoi en était-elle exclue ? Agnes passait pour une fort belle femme, mais sa beauté, elle l'avait transmise à son fils aîné et, à un degré moindre, à son fils cadet. Theresa ressemblait à son père, du moins physiquement. Quant à son caractère, il restait une énigme. Avait-on jamais vu la fille d'un propriétaire de mines se rendre à des meetings chartistes ?

En 1855, à la mort de ce fou de O'Connor, on avait bien cru en finir avec ce mouvement syndicaliste, mais des factions reprenaient vigueur à Newcastle, et leur propre fille s'était rendue à un meeting et avait osé donner son avis à table ! Qu'une fille de dix-sept ans réponde à son père était déjà une chose inouïe, mais qu'elle ait parlé d'un sujet qui constituait son irritation permanente devenait tellement monstrueux qu'Agnes avait craint pour l'état mental de son mari. En outre, son propre frère l'avait vue à trois milles de là, sur les crêtes, discutant avec un groupe de mineurs renvoyés du village. Des têtes fortes, des hommes qui ressemblaient bien davantage à des brutes qu'à des êtres humains. La rage de Bernard avait atteint son paroxysme et il avait jeté sa sœur dans la voiture. Mr Rosier l'avait claquemurée dans sa chambre pour quinze jours et Agnes elle-même en avait pris pour son grade. Quel monstre était sa fille ? Une vipère tout simplement. Heureusement, le Seigneur miséricordieux avait fait surgir Mr Noble. Jusqu'à la fin de la cérémonie, Agnes ne tint pas en place et, dès le départ du jeune couple, elle but coup sur coup trois verres de champagne

– une chose impensable ! Bref, tout s’était passé le mieux du monde.

Et voilà que Theresa revenait sous prétexte d’assister au bal donné en l’honneur des fiançailles de son frère et osait déclarer qu’elle ne retournerait pas auprès de son mari !

Agnes rouvrit les yeux et vit dans le miroir un autre visage : maigre, les joues creuses, les lèvres minces, les cheveux châtain clair rares et tirés de vilaine manière. Mais le trait saillant de ce visage était un nez étroit, proéminent, un nez Rosier dont elle avait toujours eu honte – le nez du père et du grand-père, lequel avait changé son nom de Rosenberg en Rosier. Mais contre le nez, on ne pouvait rien.

Le visage de sa fille ne lui plaisait pas. Rien ne lui plaisait chez elle, et l’idée de la voir revenir à la maison lui procura une bouffée de colère.

— Écoute-moi, Theresa, tu es mariée, tu as des devoirs et tu dois les respecter.

— Je vous ai dit, maman, que je ne suis pas faite...

Agnes Rosier leva la main et siffla entre ses lèvres fines :

— Serais-tu étonnée d’apprendre que c’est le sort de la plupart des femmes ?

Elles se dévisagèrent. Agnes se reprit, humecta ses lèvres et demanda :

— Ce sont les enfants ?

— Non, j’aime les enfants.

— Est-ce qu’il te refuse quoi que ce soit ? Je croyais qu’il était généreux ?

— Il l’est.

Agnes contempla ses mains qu’elle tenait jointes sur son jupon de taffetas. Elle hésitait à poser la ques-

tion dont elle connaissait la réponse, mais comme de toute façon sa fille ne se gênerait pas pour la lui dire, il valait mieux donner l'air de contrôler la situation.

— Alors, qu'est-ce qui te déplaît dans le mariage ?

La fameuse réponse vint, si brève et si directe qu'elle en resta surprise.

— L'intimité.

— Theresa ! Nous en avons parlé il y a un mois ! Je t'avais dit de... de...

Elle ne pouvait regarder sa fille en face, aussi se mit-elle à farfouiller parmi quelques bijoux qui reposaient sur un plateau d'argent.

— De laisser Mr Noble faire ce qui lui plaisait, de... consentir, c'est tout, sans agir. Je t'ai dit... on s'y habitue, on... pense à autre chose !

— Jamais je ne m'y habituerai. Je déteste ça et je ne peux pas penser à autre chose. Je ne le supporterai pas !

— Theresa ! répliqua Agnes qui s'était levée. Assez de bêtises. Où iras-tu si tu quittes le domicile de Mr Noble ?

— Mais je peux revenir ici tout de même !

— Non !

— On ne me laissera pas rentrer chez moi ?

— Ton père ne te permettra sous aucun prétexte de quitter ton mari.

— Et si je le quittais tout de même ? J'ai une rente de cent livres qui m'appartient.

— Ne sois pas ridicule. Comment vivrais-tu avec cent livres vu le train de vie auquel tu es habituée ? Et de toute façon, tu es mineure.

— Vous semblez oublier que je suis mariée. Je ne suis plus sous la tutelle de papa.

Agnes se redressa et serra les poings.

— Veux-tu nous faire honte et mettre le pays en révolution ? En ce moment... ce moment crucial ! Theresa, je t'en supplie, pense au mariage de ton frère ! Promets-le-moi ! Si ce mariage n'avait pas lieu, ce serait pour ton père un coup fatal. Tu sais que tout notre avenir dépend de ce lien avec les Talford ! Il y a des semaines que je t'ai révélé notre situation financière... Ton père est très préoccupé, aussi je t'en conjure, ne fais pas de scandale ! Je t'en supplie !

Pour la première fois, la jeune femme détourna les yeux.

— Je ne ferai rien avant le bal, mais je ne promets pas d'attendre qu'ils soient mariés.

En regardant la tête baissée de sa fille, Agnes Rosier eut soudain une étrange vision. Sa fille n'avait pas l'air d'une femme. Rien chez elle n'était féminin. Selon l'expression de Mr Rosier, qu'avait-elle donc mis au monde ?

Ses quatre volants de taffetas bruissant comme des vagues sur le sable, elle marcha rapidement vers sa penderie.

— Laisse-moi et envoie-moi Stockwell, il faut que je finisse de m'habiller. Mais tu entends, Theresa, reprit-elle en se retournant brusquement, ne fais pas de bêtises, n'est-ce pas ? Tu sais ce que je veux dire... Pas de visite à Jarrow ou à Felling... Tu m'entends !

Theresa ne répondit rien et, la tête toujours baissée, sortit de la pièce. Elle prit le large corridor qui

menait à la galerie et faillit se cogner à la première femme de chambre, Florie Green, qui portait un panier de bûches.

— Pardon, mademois... madame, dit la fille avec un semblant de révérence.

C'était une habitude. Nul ne respectait Miss Theresa, ou plutôt Mrs Noble. Comme le disait Mr Kennard, elle ne gardait pas son rang et vous parlait comme si vous étiez son égal. Ça ne se faisait pas.

Theresa s'arrêta au haut du grand escalier de chêne. En bas, dans le hall, Mrs Davis, la femme de charge, et Mr Kennard, le maître d'hôtel, surveillaient le travail des deux servantes sans jamais les aider dans leurs tâches. Elle descendit jusqu'au palier, à mi-étage, là où l'escalier tournait à angle droit vers le hall, et jeta un coup d'œil sur la gauche, dans le salon dont la porte était ouverte. John Swann, second cocher, et Albert Nash, aide-jardinier, portaient un long canapé ; on déménageait les meubles de la grande pièce pour faire, avec la salle à manger attenante, une immense salle dressée de buffets à l'intention des invités. Une idée de sa mère rapportée de Londres, ce « souper buffet ». Dans le hall, on danserait, et les musiciens seraient placés à l'arrière sur une estrade, la galerie n'étant pas assez large pour accueillir une scène. La disposition de la maison avait toujours agacé sa mère. Comment descendre gracieusement un escalier à angles droits ? Impossible de mettre en valeur une robe et un beau port !

Theresa arriva à la dernière marche, traversa le hall et sortit sur le perron ensoleillé. Elle courait presque en dégringolant les quelques marches qui

donnaient sur l'avenue. Celle-ci, assez large pour trois voitures de front, était bordée d'une haie basse permettant au regard de s'échapper bien au-delà des arbres taillés. À gauche, s'élevait un grand mur couvert de lierre et percé d'une arcade qui menait dans le parc ; mais Theresa continua sa route en longeant le mur des communs où grimpaient maintenant des roses et des clématites. Les roses embaumaient dans l'air chaud du matin, mais que lui importait le parfum des fleurs ? Elle n'aimait pas ce jardin. Pouvait-on aimer une prison, même belle et odorante ?

Le mur cessait brusquement, là où commençait le taillis. Elle le traversa, remonta un champ et ne s'arrêta qu'au sommet de la colline. Alors elle se retourna, contempla longuement le paysage et se laissa tomber par terre. Elle découvrait tout l'arrière de la maison : les écuries, la cour, les communs où logeaient les serviteurs masculins. Les femmes couchaient dans les combles de l'aile est. La maison comme le mur était en pierre et se rehaussait de briques rouges – une maison laide, se disait Theresa, solennelle mais laide. Jamais elle ne l'avait aimée, mais, en ce moment, l'envie lui prenait de tendre les bras en gémissant : « Laissez-moi revenir, je vous en supplie, laissez-moi revenir ! »

Elle avait cherché dans le mariage une évasion devant l'étroitesse d'esprit, l'hypocrisie de sa famille qui étaient pour elle une souffrance permanente, mais depuis peu elle se demandait si cette lucidité à l'égard de tous ceux qui l'entouraient, elle l'aurait eue sans Ainsley. Même avec l'âge, elle n'en serait pas arrivée là si son institutrice ne lui avait ouvert les yeux.

Ainsley, sa lumière, son secours ! Et pourtant, sans Ainsley, peut-être aurait-elle supporté le mariage... Mais non. Jamais ! Ce qu'elle haïssait dans le mariage n'avait rien à voir avec l'esprit.

Theresa avait été confiée à Ainsley à l'âge de cinq ans. Elle se souvenait si bien du jour où, pour la première fois, cette grande femme de trente ans, maigre et laide qui souffrait de la même tare qu'elle-même lui était apparue. Elle avait quitté Greenwall Manor douze ans plus tard, le lendemain même de ce passionnant meeting à Newcastle Town Moor. La cavalerie avait chargé et toutes deux s'étaient enfuies pour ne pas être piétinées, mais Mr Careless, un ami de son père, avait vu les deux femmes.

On avait renvoyé Ainsley sans certificat. Comment donner un certificat à une personne qui corrompait un jeune esprit ? Son père le disait en termes bien plus crus, car l'institutrice faisait de lui la risée du pays en menant sa fille parmi des rebelles qu'il considérait comme la lie de sa propre mine. Ainsley, elle, avait osé dire qu'elle en était fière, et Theresa avait su ce qu'était le désespoir en la voyant partir. Enfermée à clef dans sa chambre, elle cognait désespérément à la fenêtre, et Ainsley élevait ses deux mains vers elle comme pour dire : « Soyez forte, soyez forte ! » Mais qu'il était difficile de se montrer forte sans le soutien d'Ainsley ! Pour commencer, elle proposa de créer une classe hebdomadaire afin d'apprendre aux mineurs à lire et à écrire. Après un premier moment de stupeur, sa mère répondit : « Mon enfant, crois-tu qu'un mineur redescendrait dans la mine s'il savait lire et écrire ? As-tu envie de ruiner ton père ? Je te



conseille de te taire si tu ne veux pas lui donner une attaque ! »

Puis parut Mr Noble.

Theresa eut envie de vomir. Même assise sur cette colline, elle sentait des mains courir sur son corps. N'importe où, même à table, il s'arrangeait pour la toucher. Et pourtant, une chose l'intriguait, la stupéfiait : Mr Noble l'aimait ! Sans aucun doute, Theresa l'attirait. Était-ce son extrême jeunesse ? Ce ne pouvait être ni sa beauté ni son charme en tout cas, ni même sa conversation, car elle n'arrivait pas à adresser la parole à ce barbon obèse et chauve, dont la barbe piquait s'il ne se rasait pas deux fois par jour, dont la lèvre inférieure pendait, humide, et dont le ventre tombait s'il était privé d'une ceinture.

Elle se releva en essayant d'oublier son mari. Là-bas, à gauche, très loin, on apercevait l'entrée de la mine paternelle, et au-delà, en descendant vers la vallée, l'autre mine, le puits de Jarrow qui avait été fermé. Tout à côté brillait le ruban d'argent de la rivière Don qui coulait vers la Tyne, l'active, la bouillonnante Tyne.

Theresa avait vu la Tyne à peine une douzaine de fois, mais ces visites l'avaient passionnée ! L'ancien village de mineurs, tel celui qui avoisinait la mine de son père, devenait rapidement une ville. Déjà disparaissaient les marais salants et les fours à coke. Un moulin à papier y poussait, ainsi que trois usines de produits chimiques. Et puis, il y avait la richesse majeure de la rivière, cette richesse qui lui faisait parfois regretter de ne pas être un garçon : les chantiers des constructions maritimes de Palmer. Theresa connaissait pas mal de choses sur les frères Palmer,

et en premier lieu l'opinion de son père à leur égard. Les chantiers lui étaient une épine dans le pied, mais une épine qu'il eût aimé enfoncer davantage, car un rapprochement avec les Palmer aurait signifié une participation à leur prospère entreprise. C'était la principale raison du mariage de son frère avec Ann Talford.

Les Talford étaient puissamment riches ; ils habitaient une maison trois fois plus grande que Greenwall Manor, et James Talford, qui avait la main dans nombre d'affaires, était en outre l'ami intime des Palmer. La jeune femme avait compris aux quelques mots prononcés devant elle par son propre frère Roger que James Talford n'aimait pas Mr Rosier et s'était opposé de toutes ses forces au mariage de sa fille unique. Mais allez vous élever contre la volonté d'une fille adorée et surtout contre la ténacité de son prétendant !

Bernard faisait la cour à Ann depuis trois ans et semblait du même coup s'être amendé. Ses escapades et son goût du jeu avaient fait beaucoup jaser, mais il paraissait aujourd'hui un garçon sérieux de vingt-six ans, et James Talford, huguenot convaincu, ne trouvait plus d'arguments contre le mariage. Mardi prochain aurait lieu le bal des fiançailles, et dans quatre mois, au début d'octobre, on célébrerait le mariage. Theresa supporterait-elle Mr Noble quatre mois encore ? Elle secoua lentement la tête. Non, à moins qu'ils ne fassent chambre à part, mais alors quel scandale pour les domestiques ! Le personnel de sa maison natale n'éprouvait pour elle aucune sympathie et il fallait bien avouer que celui de sa nouvelle demeure ne la considérait guère mieux

qu'un des chiens de la meute. Si la jeune femme demandait la clef d'une autre chambre, on irait en avertir Mr Noble.

Pourtant, ce n'était pas exact qu'elle déplût à tous. Au moins trois l'aimaient : Mrs Davis, la femme de charge, Katie Mulholland, la laveuse de vaisselle, et Tatman, le premier cocher. Et elle les aimait en retour, mais sa préférée était Katie – cette jeunesse ! Theresa éprouvait toujours un étrange plaisir à regarder Katie.

Comme par hasard, elle aperçut la maigre silhouette de Katie vacillant, sur le seuil de la cuisine, sous le poids de deux seaux de bois. Une des corvées dévolues à la jeune fille était de descendre les seaux des femmes de chambre. La silhouette traversa la cour, tituba vers le fond du potager pour vider son fardeau dans l'auge qui se déversait dans la fosse à purin.

Theresa ferma un instant les yeux. « Les indignités dont on abreuve les êtres humains. » Qui avait dit cela ? Ainsley. Mais elle traduisait ses propres sentiments.

Elle entendit alors à l'autre extrémité de l'allée un bruit de sabots et vit la voiture de son père arrivant au grand trot. Qu'est-ce qui pouvait bien le faire rentrer de si bonne heure ? Des ennuis à la mine probablement. C'était le pain quotidien.

**G**eorge Rosier était un petit homme très brun, aux cheveux grisonnants, aux yeux de jais, et par-dessus tout doté d'un nez osseux proéminent. Il n'avait aucune prestance, mais son caractère et sa langue le faisaient craindre de sa famille, à l'exception de son fils aîné et de sa fille. Il sauta hors de sa voiture, escalada les marches et repoussa le maître d'hôtel.

— Allez chercher Mr Bernard au plus vite !  
somma-t-il en se précipitant vers la bibliothèque.

La bibliothèque était une large pièce haute, tapissée de livres que George Rosier n'avait pas ouverts depuis trente ans. À l'extrémité de la pièce, quatre grandes fenêtres donnaient sur l'allée, et devant elles régnait un immense bureau en chêne de tourbière couvert de papiers et de lettres. À droite se dressait une énorme cheminée dans laquelle, malgré la douceur de la température, brûlait un feu de bois.

George Rosier regarda un instant le feu, puis lui tourna le dos, mit ses mains derrière son dos et les agita furieusement. Il marcha vers le bureau et retourna tous les papiers jusqu'à ce qu'il eût trouvé la lettre qu'il cherchait. Ce fut à cet instant qu'entra Bernard Rosier.

C'était un grand jeune homme dont les yeux étaient aussi sombres que le teint. Bien qu'il marquât une tendance à l'embonpoint, les traits de son visage restaient fins. Il était beau – beau et inquiétant.

— D'où diable viens-tu ?

— De ma chambre, répondit-il avec calme.

— À cette heure-ci ? Pas étonnant qu'il y ait du grabuge !

— J'étais encore à l'usine à sept heures hier soir.

— Ce n'est pas une raison pour dormir jusqu'à onze heures !

— Je ne dormais pas. À sept heures ce matin, j'ai monté Falstaff, puis je me suis fait donner une bonne friction.

— Toi et tes frictions ! C'est bien le moment ! Il y a autre chose à faire. Ces salauds se remettent en grève.

— Eh bien ? Vous le saviez hier.

— Inutile de faire le malin ! Bien sûr, je le savais, ou plutôt je le soupçonnais, mais j'espérais leur avoir fait peur. J'avais dit à Brown de répandre le bruit que tout un chargement d'Irlandais était en route, mais ces idiots de Fogerty et de Ramshaw se sont remis à dégoïser. Si nous ne pouvons pas maintenir la production, Palmer va nous lâcher. Seigneur ! Si seulement je pouvais faire partie de ce conseil d'administration !

Il se frappa la paume de son poing fermé sous le regard ironique de son fils.

— Vous avez eu l'occasion de les acheter, ces actions.

— Je t'ai déjà dit de ne pas me rappeler cette bourde ! explosa George Rosier, le visage pourpre. Il y a huit ans, je n'étais pas en mesure d'acheter quoi que ce soit. Je me tenais juste la tête hors de l'eau. Littéralement ! L'eau dans la mine ! Enfin, qui diable aurait pu croire que cette idée insensée, faire marcher des bateaux à la vapeur, puisse se réaliser ? Le prix était prohibitif ! Ça paraissait utopique !

Bernard Rosier essaya les coins de sa bouche. « Qui diable aurait pu croire... » Il en avait par-dessus la tête de cette phrase ressassée depuis des années, et il savait bien ce qu'il aurait fait s'il avait eu son mot à dire huit années auparavant. Il fallait emprunter et acheter les actions de cette folle entreprise, des centaines, des milliers d'actions. Même si son sens des affaires ne l'en avait averti, son instinct de joueur aurait à coup sûr été en éveil.

Mais en ce jour de juin 1852, il avait dix-huit ans. Debout sur les docks de Palmer, en compagnie de son père, il avait regardé la mise à flot du *John Bowes*, et nombreux étaient ceux qui estimaient que la chose était une folie – les bateaux à voiles n'étaient-ils pas jusqu'alors le transport le meilleur marché ? Pourtant, dès son premier voyage, le *John Bowes* avait emporté six cent cinquante tonnes de charbon vers Londres et regagné la Tyne cinq jours plus tard. Ce que le navire avait accompli en cinq jours demandait un mois à deux charbonniers à voiles. Palmer ne s'était pas trompé.

Huit ans après, une flotte importante, une ville qui s'étendait à vue d'œil, l'affaire Palmer allait probablement devenir une société à responsabilité limitée. Bernard Rosier savait que son père en ferait partie ou en mourrait, ce qui était fort possible, car il risquait de s'effondrer au cours d'un accès de rage. Mais qu'importait à Bernard ! Son père l'agaçait au-delà de toute expression. Il fallait tenir bon jusqu'en octobre. Son mariage lui apporterait la richesse, et chose non moins importante, l'influence. Son futur beau-père, ami de toujours des Palmer, était de surcroît le conseiller de Charles Palmer. Dans un an au plus tard, Bernard entrerait au conseil et siègerait dans toutes les entreprises dépendant de Charles-Mark Palmer.

À cet instant la porte s'ouvrit, livrant passage à son frère Roger.

Roger avait vingt ans, une taille moyenne, des cheveux et des yeux d'une même couleur châtain foncé, une expression douce et animée. Si Theresa et Roger avaient échangé leurs traits, l'une aurait été jolie et l'on eût dit de l'autre qu'il possédait le charme de l'intelligence.

— Désolé, je ne savais pas que vous étiez ici.

— Entre, entre ! Ne reste pas là à te dandiner ! gronda le père tandis qu'il mettait la lettre sous les yeux de Bernard. Regarde ça ! Une inspection. Un inspecteur est en chemin !

Bernard parcourut la lettre et la rendit à son père.

— C'est le comble. On ne peut déjà pas travailler dans la fosse sans nager, si on arrête le travail comme ils menacent de le faire, ce sera le tour de la galerie centrale.

— Non ! s'emporta George Rosier en tirant sur les basques de son habit. Ils m'useront les bras jusqu'à la moelle avant d'avoir raison de moi. Je ferai comme il y a deux ans, je ferai venir de la main-d'œuvre. Mais cette fois ce sera pour de bon. Elle restera, et mes déloyaux serviteurs n'auront qu'à pourrir en regardant manger les Irlandais ! Quelle racaille !

Il jeta la lettre en direction du bureau mais elle manqua son but et vola sur le sol. Roger la ramassa lentement, la remit en place, puis se tourna vers les deux hommes.

— Ne vaudrait-il pas mieux réparer tout simplement les dégâts ?

— Ne dis pas de bêtises ! Pourquoi payer de grosses sommes – en admettant que je les aie – pour évacuer l'eau des mines voisines où les propriétaires ne mettent jamais les pieds ? Ces messieurs s'amuse à Londres, et je suis le seul imbécile de cette région à rester sur ma mine, endetté jusqu'au cou et submergé d'ennuis. Et de dangers, car ces gens deviennent fous ! Si je pouvais, je les enfermerais. L'évêque de Durham savait ce qu'il faisait lorsqu'il les a enchaînés aux mangeoires. Tiens... (Il se retourna vers Bernard.) Va dire à Bunting de me débarrasser de Ramshaw et Fogerty. Je ne veux pas savoir comment, c'est son affaire. Qu'il gagne sa croûte !

Il s'arrêta brusquement, pressa une main sur son estomac et rota.

— Je m'en vais... à Newcastle. Voir Bullard. Il faut qu'il me donne une potion. Ils me rendent fou ! Et toi, fais ce que je te dis.



George Rosier sortit brusquement. Les frères se regardèrent, puis Bernard marcha vers la fenêtre.

— Ça te plairait d'entendre ça tous les jours ?

— Non.

— Tu as de la chance.

— Oui, dit Roger en fixant la longue rangée de livres. Oui, je sais que j'ai de la chance.

Roger arrivait d'Oxford pour les vacances. Être entré à Oxford restait pour lui une énigme. Comment avait-il échappé à la mine, à cette tâche honteuse d'envoyer des hommes dans les entrailles de la terre, puis, grâce à des tours de passe-passe, de les priver d'une part de leur misérable salaire ? Car c'était fait ouvertement par l'entremise des peseurs, tels Mark Bunting, lesquels leur laissaient à peine de quoi mener un genre de vie dû, paraît-il, à la volonté de Dieu.

Apparemment, Dieu avait décidé que ses parents à lui devaient vivre dans cette maison, avec ses quinze hectares, ses vingt domestiques et sa ferme – ce qui d'ailleurs n'était pas encore assez grandiose pour son père.

Dans le village, George Rosier avait fait construire les maisons des mineurs et l'épicerie ; la majeure partie du salaire des ouvriers lui revenait donc par le truchement de ce magasin. En somme, tout lui appartenait, mais il voulait toujours davantage. Il voulait la puissance et Bernard aussi. Des arrivistes à tous crins qui n'avaient envoyé Roger à Oxford que pour faire de lui un atout en face des hommes d'argent. Roger ne l'ignorait pas. Le prenait-on pour un imbécile ?

— J'ai acheté un nouveau cheval.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**L'impossible amour de Katie Mulholland**  
Catherine Cookson



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON